FRC.1.18286.
C.M.-124
Case
FRC
14530

DISCOURS

PRONONCÉ

A L'OUVERTURE DU LYCÉE DE L'YONNE,

Le 25 Meſſidor de l'an 8,

Par P. BERNARD, Secrétaire du Lycée.

L'HOMME éprouve deux ſortes de beſoins ; les uns ont pour objet la conſervation de ſon corps, les autres l'exercice des facultés de ſon ame. Mais ce n'eſt que par le bon uſage de ſes facultés intellectuelles qu'il pourvoit à la conſervation de ſon être matériel. Il ſuffit de ſon inſtinct à l'animal dépourvu de raiſon ; l'homme réduit à la nullité du ſien, eût péri mille fois avant d'avoir rencontré les choſes néceſſaires à ſon exiſtence : & s'il était permis à la philoſophie de raiſonner ſur ce qu'il y a de plus probable dans une matière où les données lui manquent trop ſouvent, on pourroit dire qu'avant que l'obſervation eût mis l'homme en état de combiner ſes idées, il n'a pu vivre que dans les lieux où il n'avait à ſe défendre ni des ardeurs du midi, ni des glaces du nord ; où la terre vierge ouvrant ſon ſein aux douces influences d'une chaleur bénigne, lui offrait, ſans en être ſollicitée ſes fruits, la vache ou la

THE NEWBERRY
LIBRARY

chèvre ſon lait, l'abeille ſon miel, & où la nature faiſait tous les frais de ſa ſubſiſtance. Tems de félicité, où l'homme & la femme exempts du tourment de la jalouſie, & n'éprouvant que des affections douces, ne ſentaient d'autre beſoin que celui de s'aimer, & fixés au ſol natal, vivaient heureux de leur bonheur & de celui de tous les êtres ſenſibles qui peuplaient avec eux ce domicile d'innocence & d'amour !

Cet état de choſes était trop doux pour pouvoir durer long-tems, & ſoit qu'un bonheur uniforme fatiguât les premiers hommes, ſoit que l'eſpèce ſe multipliant, le coin de terre dont elle était indigène, ceſſât d'être en rapport avec ſes nombreux habitans, ils ſe diſperſèrent, apprirent des animaux à ſe conſtruire des habitations qui les miſſent à l'abri de l'inclémence des ſaiſons, & à unir leurs forces pour les centupler. Le tigre & le lion furent contraints de fuir devant eux ; le cheval impétueux fut dompté, le bœuf lent & docile ſoumis au joug, la brebis dépouillée de ſa toiſon. Les ſociétés s'organiſèrent, les relations s'étendirent ; le cours des aſtres régla les ſaiſons & les différens travaux de l'année, le ſien & le mien creuſèrent le foſſé de ſéparation, le fer & les métaux corrupteurs furent arrachés des entrailles de la terre pour ſervir la cruauté, l'ambition & l'avarice.

Ainſi des premiers beſoins de l'homme naquirent les premiers arts. Il y avait loin de ces arts ou plutôt de ces eſſais informes à ces mêmes arts perfectionnés ; & qui ſait combien de ſiècles s'écoulèrent avant que l'homme véritablement roi de la nature en eût achevé la conquête ; qu'il eût applani les montagnes, comblé les vallées, amolli, paîtri & façonné les métaux en inſtrumens aratoires & en ſignes monétaires ; calculé avec une préciſion rigoureuſe la marche des aſtres & meſuré l'univers au compas ; commandé à la foudre & aux tempêtes, vogué ſur les mers ; fait de la toile un champ de création, animé la pierre, & fait naître d'un bloc de marbre le maître de l'Olimpe ou la mère des amours ; imprimé enfin le ſceau de la perfection aux produits de la penſée ?

Tant de travaux & d'efforts de génie n'ont pu être que l'ouvrage du tems. Chaque ſiècle enrichi des découvertes des âges qui ont précédé, les a tranſmiſes avec ſes propres découvertes, aux ſiècles qui ont ſuivi. Mais combien de rares inventions perdues & anéanties par mille cauſes diverſes ! & ſans nous enfoncer ici dans la nuit des tems, ſans remonter à l'époque où dans une de ces grandes convulſions de la nature, une portion toute entière du globe s'abîma dans la mer, & où fut engloutie, en un moment, avec

ſon immenſe population, ſes cités, ſes monumens innombrables, cette Atlantide célèbre, qui fut dit-on, le berceau des ſciences & des arts; ſi nous nous arrêtons à des tems plus récens, nous verrons la hache de l'ignorance & de la barbarie ſe promener ſur l'Italie & ſur la Grèce, cette terre claſſique des arts & des ſciences, & le ſtupide Muſulman, poſſeſſeur tranquille de la patrie de Sophocle & d'Apelles. Nous nous ſommes efforcés, en nous aidant de la faible partie qui nous eſt reſtée de la dépouille des anciens, de réparer tant de pertes incalculables. Mais qui pourra nous répondre que dans les ſciences même où nous nous vantons de les avoir ſurpaſſés, nous les ayons ſeulement atteints? Cette foule d'ouvrages que les Grecs, au rapport de Varron, avaient compoſés ſur l'agriculture, ne contenaient-ils que ce que nous en ſavons? La terre joyeuſe, ſelon Pline, de ſe voir cultivée par les mains d'un triomphateur, l'eſt-elle, peut-elle l'être auſſi bien de nos jours, qu'elle l'était à l'époque où ſa culture devenait, en tems de paix, l'occupation excluſive des perſonnages les plus conſidérables de la république? Suppoſant enſuite que les chef-d'œuvres du ſiècle de Périclès aient été égalés ſous Léon X & ſous Louis XIV, ſe perpétueront-ils comme ceux-là dans la fraîcheur de la jeuneſſe, pour nous ſervir de l'ex-

preſſion de Plutarque ? Pouvons-nous nous flatter que des monumens de nos tems modernes atteſtent, après trente ſiècles, le génie & la puiſſance de leurs auteurs ? & le doute à cet égard n'eſt-il pas plus que légitime, lorſque nous en voyons de ceux auxquels on a prodigué le plus de ſoins & de dépenſes, périr de vétuſté avant d'être achevés ? Nos chemins plus vaſtes & plus magnifiques, à quelques égards, que ceux des anciens, ne ſont-ils pas, ſous d'autres rapports, loin d'atteindre à la perfection de ces voies romaines profondement encaiſſées dans la terre, revêtues de pierre & de marbre, offrant à peine, après mille ans, la trace des charriots ſur leſquels d'immenſes fardeaux circulaient d'une extrémité de l'empire à l'autre, & faiſant voir dans toute leur longueur des vallées & des abymes comblés, des marais deſſéchés, des fondrières remplies, des montagnes eſcarpées applanies, ou percées, ou tranchées, ou réunies par des ponts étagés : ouvrages non moins ſurprenans que ces temples, ces portiques, ces arcs de triomphe, ces mauſolées, ces colonnes, ces phares, ces amphitéâtres, ces bains, ces fontaines, ces aquéducs ou plutôt ces canaux ſuſpendus qui éterniſeront à jamais la mémoire des peuples qui les ont conſtruits ?

Le tems qui efface d'une main lente, mais

ſûre, les ouvrages des hommes, a paſſé ſon éponge ſur les chef-d'œuvres des peintres anciens, & nous n'avons pas de moyens de les comparer avec ceux que le génie de nos peintres modernes a produits depuis la réſurrection de l'art. Nous ignorons par exemple ſi le prêtre en adoration d'Apollodore, que l'on voyait encore à Pergame, au tems de Pline, ne ferait que ſoutenir la comparaiſon avec la communion de S. Jérôme du Dominicain; ſi Van-huyſum eſt un digne rival de ce Zeuxis qui mettait tant de vérité dans l'imitation de la nature, que les oiſeaux abuſés, la prenaient pour la nature même; ſi Raphaël dans ſes grandes compoſitions a autant approché du beau idéal que cet Apelles, dans le tableau où il avait repréſenté Alexandre-le-Grand, tenant à la main un foudre qui ſortait de la toile; ſi le pinceau riant & ſuave de l'Albane a rien produit de ſemblable aux noces d'Alexandre & de Roxane, où l'artiſte avait répandu à pleines mains les graces naïves, & où en demeurant fidèle aux lois de la décence, il offrait tout ce que la volupté a d'enchanteur & de ſéduiſant. Il eſt difficile de croire d'ailleurs que les tems modernes n'ayent pas quelque choſe à envier à un ſiècle où un artiſte portait à un tel point la conſcience de ſon talent, qu'il ſe faiſait une loi de ne rien recevoir de ſes ouvrages, perſuadé qu'ils étaient ſans prix.

Mais si nous ne sommes point en état de prononcer en assez grande connaissance de cause entre les peintres anciens, & modernes, parce qu'il ne nous reste rien des premiers, il n'en est pas de même de la sculpture, genre dans lequel nous avons des monumens à opposer à des monumens. C'est d'abord une chose remarquable que la plupart des morceaux à peine égalés par les plus belles sculptures de ces derniers tems, appartiennent à l'antiquité moderne. Ce sont des productions des artistes grecs qui faisaient à Rome une partie du luxe de la cour des empereurs, & qui songeaient bien moins à travailler pour la gloire que pour la fortune, à une époque où le génie ne s'allumait plus au feu de la liberté. Que serait-ce si, à côté de nos chef-d'œuvres nous pouvions placer ceux du siècle de Périclès? le plus parfait de tous soutiendroit-il le parallèle avec ce Jupiter Olympien qui faisait douter si le dieu, dont le ciseau de Phidias avait exprimé les traits, ne lui était pas apparu dans toute sa gloire & dans toute sa majesté, & devant lequel on se prosternait, comme si on eût été en présence du dieu moteur suprême de l'univers? Un seul monument qui nous est resté du bel âge de la sculpture, & qui n'est cependant ni de Phidias, ni de Praxitele, le groupe de Laocoon, dont Virgile n'a pu atteindre lui-même la perfection dans son ter-

rible tableau de l'infortune de ce déplorable père, a décidé la queſtion, & perſonne ne doute aujourd'hui que nous ne ſoyons reſtés, à cet égard, en arrière de l'antiquité.

Nous en pouvons dire autant d'un autre art, que nous nous accoutumons trop à regarder comme l'occupation de la frivolité, & dont les anciens avaient une opinion bien différente ; la muſique, le premier des arts d'imitation, & qui, tandis que les autres ſont l'ouvrage du tems, ſemble être une création de la nature. Quels progrès ne devait-elle pas avoir faits chez un peuple qui s'en ſervait à conſolider ſes inſtitutions politiques, à exciter ou calmer les paſſions, à appaiſer les ſéditions, à porter dans les cœurs les plus ulcérés & les plus dominés par le deſir & par l'eſpoir de la vengeance, le doux ſentiment de l'union & de la concorde, à fonder enfin ſur la puiſſance des ſons une morale publique ? Les anciens étaient parvenus à noter la déclamation, & à faire entrer dans le ſyſtême de leur muſique des ſons inapréciables pour l'oreille.

En continuant cet examen, ſans doute on trouverait des parties ſur leſquelles on ſerait obligé de faire aux anciens une part moins favorable. Mais ſans vouloir prononcer ſur la queſtion trop long-tems controverſée de leur prééminence ſur les modernes, & perſuadés que l'antiquité n'a rien

à opposer aux grandes conceptions de Newton, à la perfection de Racine, au comique de Molière, à la bonhomie sublime de Lafontaine, & dans les sciences aux grandes découvertes de la physique & de la chymie modernes, nous disons sans balancer, que quand nous nous serions élevés en tout genre de connaissances au-dessus des anciens, il ne faudrait pas nous arrêter encore. Tel est le propre de l'esprit humain qu'il va toujours en avant, pourvu toutefois qu'il ne veuille point s'isoler. Ce n'est en effet qu'au moment où il s'établit, entre l'individu & l'espèce, une société, qu'accroissant ses forces de celles de l'espèce, l'individu sent qu'il n'y a rien qu'il ne puisse oser. C'est ainsi que les hommes devenus forts de leur union, ont bâti des villes, créé les signes matériels de leurs pensées, établi des lois, inventé & perfectionné l'agriculture & les arts, & c'est ainsi qu'ont dû s'établir depuis Platon jusqu'à nous ces sociétés savantes, à qui sont dues tant d'inventions qui tiennent du prodige, tant de vues utiles, tant de vastes conceptions, & à l'aide desquelles l'esprit humain s'est plus avancé en dix ans, qu'il n'aurait pu faire autrement en dix siècles. L'établissement de ces sociétés fut toujours pour les sciences & les arts l'aurore d'un beau jour. Elles annoncèrent en Italie le siècle des Médicis & de Léon X, &

parmi nous celui de Louis XIV ; & c'eſt une choſe remarquable que la tragédie du Cid, le premier chef-d'œuvre de la ſcène françaiſe, parut immédiatement après l'établiſſement de la célébre académie, dont Corneille fut l'un des fondateurs, & dont Racine, Lafontaine & Boileau devaient bientôt être l'ornement. Ce fut alors que l'eſprit humain, débarraſſé de ſes langes, marcha à pas de géant. De l'extrêmité de l'Europe à l'autre, des bords de la Seine & de la Tamiſe, aux rives du Tibre & de la Neva, des routes de communication s'ouvrirent par la penſée. La philoſophie devenue reine du monde, adoucit les mœurs, fit des conquêtes ſur les préjugés, leur fit perdre & s'acquit bientôt la conſidération qu'ils avaient uſurpée. Des hommes qui ne devaient jamais ſe voir ni ſe connaître, s'entendirent, vécurent dans l'intimité aux plus longues diſtances, & conſpirèrent pour le bonheur de l'humanité. Ces établiſſemens gagnant de proche en proche de la capitale dans les provinces, diſſipèrent en tous lieux les ténèbres de l'ignorance ; & dépoſitaires conſervateurs des découvertes dûes au progrès des arts & des ſciences, tant qu'ils exiſtèrent, ceux-ci ne purent plus rétrograder, & leur ennemie ne put reparaître.

Nul de nous n'ignore quel fut en France le ſort des académies, entraînées & conſumées dans

le foyer de la révolution. Mais ſemblables au Phénix, elles renaquirent de leurs cendres, & leur réſurrection ſuivit de près leur anéantiſſement.

Graces ſoient rendues au Gouvernement qui a appelé aux premières magiſtratures dans les départemens, de vrais amis des ſciences, des arts & des lettres. L'idée de l'établiſſement d'un lycée eſt une de ces idées libérales qui n'attendait pour être miſe en œuvre qu'un eſprit diſpoſé à la concevoir, & une volonté déterminée à en réaliſer le projet. A peine arrivé dans ſa préfecture, le magiſtrat de l'Yonne a reconnu que rien n'était plus propre à honorer & à faire proſpérer ſon adminiſtration qu'un pareil établiſſement. Mais en même tems il a penſé que ſi l'autorité devait être le premier mobile dont il reçût l'impulſion, c'était pour elle une obligation de l'abandonner à lui-même, & de le rendre ſeul arbitre de ſon organiſation. En conſéquence, le 16 floréal de l'an 8, trois hommes pris dans le ſein du département, amateurs zélés des ſciences & des arts, ont été chargés par le préfet de compoſer un lycée, qui aura pour objet, eſt-il dit dans l'arrêté de leur nomination, les progrès de l'agriculture, les ſciences exactes, les arts & métiers, l'hiſtoire naturelle, l'éloquence & la poëſie.

La tâche n'était pas moins difficile qu'honorable

à remplir. Ceux à qui elle venait d'être confiée se fondant sur-tout sur la nécessité d'environner l'établissement à son berceau, de la considération & de l'estime publiques, crurent pour mieux se mettre en état de procéder à sa composition définitive, devoir s'adjoindre quatre nouveaux membres qui eussent donné, dans des productions marquées au coin de l'utilité, des gages non équivoques de talent & de zèle pour la chose publique. Le citoyen Rougier-Labergerie fut au nombre de ces quatre nouveaux membres, & il importe d'observer qu'il ne fut pas nommé en sa qualité de préfet, mais parce qu'associé de l'institut & auteur de plusieurs ouvrages importans, il réunissait toutes les conditions d'éligibilité. Heureux le tems où, en s'aggrégeant un homme en place, une société littéraire a le droit d'exiger rigoureusement de lui d'autres titres que celui de son rang !

Le lycée composé de sept membres fut en état de s'occuper de son organisation. Leur nombre ainsi que celui des associés fut réglé. On détermina en même-tems le nombre des séances particulières & des séances publiques ; ce qui touche l'impression des mémoires du lycée ; l'obligation pour chaque membre & pour chaque associé de produire un morceau de réception.

La loi que s'imposa le lycée de ne nommer pour membres que des hommes qui eussent publié

quelque ouvrage, fut un motif d'en reſtreindre beaucoup le nombre ; mais cette condition n'étant point néceſſaire pour les aſſociés, obligés ſeulement de s'attacher d'un manière particuliere à un objet de ſcience ou d'art, on peut croire qu'aucun talent éminent ne ſera exclu du ſein du lycée. Nous diſons de ſon ſein, & cette remarque n'eſt pas ſans intention, & doit prévenir toute idée de diſtinction entre les membres & les aſſociés. Ceux-ci ayant comme les premiers le droit de lire les morceaux qu'ils produiront, & ces morceaux étant également ſuſceptibles de l'honneur de l'impreſſion dans les mémoires du lycée, les membres ne pourront voir en eux que des amis & des collègues ; les uns & les autres abeilles ouvrières qui, après avoir pompé le ſuc des fleurs & en avoir compoſé leur miel, le rapporteront à la ruche commune.

Quelques perſonnes ont penſé que le lycée n'eût pas dû s'interdire les diſcuſſions politiques. J'entends dire que de ces diſcuſſions auraient pu jaillir des lumières ſur le droit public & ſur pluſieurs points d'économie politique, ſuſceptibles des grands mouvemens de l'éloquence. Mais, croit-on, qu'il eût été prudent pour le lycée de s'expoſer à voir fermenter dans ſon ſein un levain de diſcorde, & qu'il ait dû renoncer ainſi aux avantages qu'il ſe promet, du charme de l'u-

nion & de l'intimité qui euſſent pu être troublés par des nuances d'opinion? Les ſciences, les arts & les lettres, voilà les ſeuls objets des travaux du lycée. Tous ſes membres ſont diſpoſés à maintenir rigoureuſement cet article de leur réglement, & à s'en garantir mutuellement l'exécution.

Les ſéances publiques, dont le nombre ſera au moins de deux & ne pourra excéder quatre, mais ſera toujours proportionné à l'importance des objets qu'on aura à y traiter, ſe tiendront dans un local mis à la diſpoſition excluſive des membres du lycée, par le miniſtre de l'intérieur, organe du gouvernement qui s'honore de la protection qu'il accorde aux arts & à ceux qui les cultivent. Au reſte, obſervations utiles, expériences intéreſſantes, mémoires importans, diſcuſſions métaphyſiques, éloquence, poéſie, littérature, beaux arts, tout ce qui pourra inſtruire ou amuſer l'eſprit, occuper l'ame ou intéreſſer le cœur, ſera admis de droit à ſes ſéances. La ſcience y paraîtra auſſi, mais ſans aſpérités, mais ſans formes auſtères, mais ſimple, claire, préciſe & ne dédaignant pas même quelques fois de ſacrifier aux grâces. Il eſt un art de répandre de l'intérêt ſur les matières les plus ſèches, & d'inſtruire en paraiſſant ne chercher qu'à plaire. C'eſt ainſi que Fontenelle renferma dans un livre qu'il voulait qu'on regardât comme frivole, tous les

myſtères de l'aſtronomie tranſcendante, & ſans cette ſuperchérie ingénieuſe, on ne lui eût peut-être pas pardonné d'être l'un des hommes les plus ſavans de ſon ſiècle. Nous ferons donc enſorte que ceux qui, attachant quelque intérêt aux travaux du lycée, ne dédaigneront pas de prendre part à nos ſéances, n'aient point à regreter d'y avoir conſacré quelques momens de leurs loiſirs, ſoit qu'ils y cherchent l'utile, ſoit qu'ils veuillent n'y rencontrer que l'agréable. Le lycée fera, à l'égard des productions de ſes membres, les fonctions d'un jury des arts. Les ſéances publiques ſeront une ſorte d'expoſition des tableaux qu'ils auront jugés dignes de fixer les regards de leurs concitoyens.

Le lycée s'eſt d'autant plus fixé à cette idée, qu'il ne pouvait qu'être avantageux à ſes travaux, de les ſoumettre à cette portion impartiale du public, qui y viendra avec le ſeul deſir de s'y plaire, & l'intention de n'y exercer que cette critique judicieuſe qui éclaire, & jamais cette cenſure âcre qui brûle & a pour objet, non de noter les défauts d'un ouvrage, mais d'en dénigrer l'auteur. Et il n'importait pas moins au lycée de les ſoumettre à cette charmante portion du public, que c'eſt un devoir de conſulter pour quiconque aſpire à des ſuccès dans quelque genre que ce ſoit, parce que plus rapprochée

de la nature ; elle mesure mieux la distance à laquelle nous sommes restés de notre modèle, & sur-tout parce que pour ce sexe aimable la raison & le sentiment semblent n'être qu'une même chose & qu'il juge avec son cœur.

Les séances du lycée auront encore cet avantage qu'elles exciteront vivement cette émulation qui enfante les grandes conceptions. Eh! quelle terre serait plus propre à devenir la demeure chérie des arts, que celle qui, favorisée de tous les dons de la nature, nous offre, dans leur excellence, ses productions les plus nécessaires & les plus estimables, réjouit notre vue par l'aspect de ces riches coteaux couronnés de pampres, & enchante le goût avec cette liqueur suave ou plutôt ce nectar limpide & vermeil, seul capable de faire prendre à l'imagination & au génie leur essor sublime ? Si les lettres & les arts n'y répandent pas un aussi grand éclat que dans d'autres contrées, peut-être faut-il en accuser ce préjugé auquel il n'est pas rare de voir asservies des personnes recommandables d'ailleurs, qui fait qu'on regarde l'étude comme une occupation frivole, & que l'on attache à la culture de lettres je ne sais quelle idée de singularité. Une autre considération agit encore plus puissamment, & sans qu'on se l'avoue, sur les esprits. Le commun des hommes a une mesure unique à

laquelle il rapporte uniformément ſa conſidération ; l'intérêt, ce grand pivot ſur lequel tournent les actions humaines. Toute vertu, toute qualité qui ne produit ni richeſſe ni puiſſance, lui paraît indigne de ſon eſtime. On priſe l'homme inſtruit, qui jouit des avantages de la fortune, par le côté qui fait peut-être qu'il eſt véritablement à plaindre ; on gémit ſur lui, on le blâme par cela ſeul qui devrait le recommander ; on ne veut pas voir, que dans la ſuppoſition même où l'on ne ſerait pas eſclave de ces biens périſſables, les jouiſſances qu'ils procurent ne paient pas les peines qu'il en coûte pour les obtenir ou ſeulement pour les conſerver ; que le ſage eſt celui qui, ne ſe laiſſant pas dominer par la fortune, ſait uſer de ſes dons lorſqu'elle l'en favoriſe, ou s'en paſſer lorſqu'elle les lui dénie ; qui eſt profondement convaincu que le ſeul tréſor qu'il lui importe de conſerver, & dont il puiſſe dire véritablement qu'il eſt à lui, eſt le tréſor de connaiſſances qu'il s'eſt acquis, le ſeul qui ſoit hors de la portée & indépendant des caprices du ſort, du malheur des révolutions & de l'injuſtice des hommes.

Toutefois, en ſuppoſant de la juſteſſe dans le raiſonnement de ceux qui ne voient de bien réel que la fortune, qui ne ſent que l'étude eſt la route la plus ſûre qui nous y conduiſe ? Et en effet, il n'eſt point de profeſſion, ſoit libé-

rale, ſoit mécanique, qu'on puiſſe exercer avec ſuccès, ſi on n'a fait une étude approfondie de ceux des objets de nos connaiſſances qui s'y rapportent. Croira-t-on, par exemple, qu'il ſuffiſe qu'un commerçant ſoit rompu aux règles du calcul, & regardera-t-on comme inutile qu'il connaiſſe les principes de l'économie politique, les uſages & les relations actuelles des peuples entre eux, les productions des diverſes contrées du globe, la géographie, l'aſtronomie & toutes les ſciences phyſiques? Croira-t-on que ce ſoit aſſez pour celui qui doit entrer dans la carrière du barreau, d'avoir étudié la juriſprudence & le droit romain, & d'avoir pâli ſur quelques commentaires plus obſcurs que le texte auquel on a prétendu les appliquer? Eh! comment oſerait-il entreprendre la défenſe de l'homme probe injuſtement attaqué dans ſa fortune & dans ſon honneur, s'il n'a fait une étude approfondie de l'art de raiſonner & de convaincre, s'il n'a appris à ſignaler les mœurs des hommes & à traiter avec leurs paſſions, s'il n'a médité ſur les règles du langage, ſur l'hiſtoire, ſur la légiſlation, ſur les divers procédés des ſciences & des arts?

Ce n'eſt pas qu'il faille conclure de ce qui précède qu'on doit ſe livrer à leur étude excluſivement & ſans les rapporter à une profeſſion utile; la ſeule exception à admettre ſerait celle

d'une vocation déterminée & à laquelle rien n'ait pu réſiſter. Mais dans cette ſuppoſition même, il eſt des caractères certains auxquels on peut la reconnaître, & il ſerait auſſi impolitique qu'inſenſé d'encourager tout ce qui ſe couvre de ſes apparences, & de prendre pour un goût excluſif ce qui n'eſt ſouvent au fond que le penchant à la pareſſe, enfant furtif de l'orgueil. Qu'un homme ſoit médiocre dans une profeſſion mécanique, ſon travail donne toujours à la ſociété un produit, moindre il eſt vrai, imparfait ſi l'on veut, mais ce produit, enfin, eſt quelque choſe de poſitif; tandis que dans les lettres, les ſciences & les arts, le produit d'un eſprit médiocre eſt toujours une quantité négative. Mais il ne faut pas que cette conſidération tourne au préjudice des lettres & nous porte à couper l'aile naiſſante du génie, s'il ſe décèle; il faut l'encourager, le porter, puis l'abandonner à lui-même; il faut en outre qu'il ſoit permis de faire, des arts & des ſciences, le délaſſement des occupations ordinaires de la vie, & de ſuivre l'exemple de tant d'hommes illuſtres qui ont tenu à honneur de les cultiver. « Pouvez-vous, diſait Cicéron aux Ro-
» mains, me reprocher avec raiſon mes études,
» ſi je leur conſacre le tems que vous donnez
» à vos intérêts privés; celui que vous conſacrez
» en feſtins, en divertiſſemens, en jeux frivoles;

» celui même que vous accordez au repos du
» corps & de l'eſprit ? & combien ces occupa-
» tions devraient-elles m'être plus permiſes, ſi elles
» m'ont mis à portée, quelque faibles que ſoient
» mes moyens, de ſervir utilement mes amis,
» mes concitoyens, la choſe publique ?

Eh ! pourrait-on oublier le ſervice plus important que les ſciences & les lettres nous rendent en adouciſſant le ſentiment de nos peines & de nos infortunes ? Dans quelque lieu, dans quelque profeſſion que nous vivions, nous avons ſouvent à nous plaindre de l'injuſtice des hommes & du tort des circonſtances. Sommes-nous pauvres ? nous ſommes expoſés aux incommodités & aux humiliations qui accompagnent l'indigence. Les maladies, la rigueur des ſaiſons, d'autres accidens peuvent nous réduire à l'extrémité du beſoin, & à voir dépendre notre ſubſiſtance des ſecours toujours humilians, trop ſouvent tardifs, que nos importunités auront arrachés à un ſentiment éventuel. Sommes-nous riches & puiſſans ? un évènement inattendu, une révolution peuvent nous précipiter tout-à-coup du faîte du bonheur dans une abîme de calamités, renverſer en une heure, cet édifice de proſpérité, le fruit du travail de quarante années, & par la comparaiſon de notre condition préſente avec notre fortune paſſée, nous rendre plus à plaindre que celui qui n'a

jamais connu que le malheur ; ou ſi nous avons échappé au nauffrage, l'envie & la calomnie s'agitent autour de nous, & réclament ce que nous poſſédons comme leur patrimoine. Sommes-nous conſtitués en dignités ? Nous nous voyons d'un côté circonvenus, obſédés de ſollicitations : de l'autre, la malveillance eſt là pour épier nos actions & nos diſcours les plus indifférens. Elle nous rend reſponſables d'évènemens que la prudence humaine ne ſaurait prévoir : elle nous impute de n'avoir pas vaincu les obſtacles qu'elle même nous a ſuſcités. Heureux encore ſi elle nous laiſſe l'honneur, le plus grand des biens ! Enfin, avons-nous perdu notre fortune, nos places, & ſommes-nous dépouillés de tout ? La foule des amis nouveaux que nous leur devions s'eſt bientôt écoulée ; leur retraite ſerait moins prompte ſi nous avions été attaqués tout-à coup d'un mal contagieux. Ceux même qui nous plaignent ſe croient obligés de nous éviter, du moins en public, & comme ſi nous devions communiquer notre infortune à tout ce qui nous approche, il ſe fait autour de nous une vaſte ſolitude. A qui alors aurons-nous recours, & quelle autre conſolation peut nous reſter que de nous jeter dans les bras de nos anciens amis, de ces morts illuſtres dont les immortels écrits ont fait le charme de notre jeuneſſe ? Nous n'avons rien

à craindre de l'infidélité ou de la froideur de ceux-là : ils ne nous ont point recherchés ni adulés dans la prospérité ; ils ne nous abandonneront point dans l'adversité ; ou plutôt ils nous feront retrouver au milieu d'eux le bonheur dont nous n'avions embrassé que le fantôme.

Quand il ne résulterait que ce seul avantage de la passion pour les lettres, ce serait déjà un motif puissant, sinon d'en faire notre occupation unique, du moins d'y consacrer nos plus doux loisirs. Il n'y a point d'âge, point de sexe dont elles ne puissent embellir l'existence. Et qui oserait dire qu'elles dussent être le partage exclusif du nôtre ? En livrant aux femmes l'empire de la beauté, la nature leur a prodigué tous les agrémens de l'esprit. L'homme qui a le plus de talens & d'instruction, parviendra-t-il jamais à cette délicatesse, à cette finesse de tact qui se fait remarquer en elles ? Quel enjouement ! quelle vivacité ! & qu'elles nous laissent loin d'elles dans la conversation ! avec quel art elles nous font entrevoir ce qu'elles feignent de vouloir que nous ignorions ! Qui jamais a mieux rendu qu'elles le langage de la tendresse ? Quelle sensibilité naïve ! Quel heureux choix de sentiment & d'expression ! Quels touchans épanchemens d'une ame tendre ! Quel doux accent de la nature ! L'esprit le moins exercé distingue d'abord

ce qui eſt ſorti de leur plume, & c'eſt l'une d'elles qui a fourni le plus parfait modèle du ſtile épiſtolaire. Il eſt même des arts qui ſemblent leur appartenir bien plus qu'à nous. Elles font des progrès rapides dans celui du deſſin, parce qu'à un goût exquis, elles joignent la préciſion avec laquelle elles jugent les objets dont l'impreſſion leur eſt tranſmiſe par l'organe de la vue. Leur voix douce, flexible, mélodieuſe, ſemble faite pour produire les ſons, exprimer les accens les plus touchans de la muſique, & leur main légère pour voltiger avec grâce ſur les touches d'un *piano*, ou pour ſe promener ſur les cordes de cet inſtrument antique, de cette harpe ſonore qui ſe groupe ſi noblement avec elles, & pour en tirer la plus délicieuſe harmonie. C'eſt donc à développer dans les femmes ces talens agréables, c'eſt à cultiver leur eſprit facile que nous devons ſur-tout nous attacher. Nous leur reprochons leur goût pour la parure & la frivolité, lorſque c'eſt nous qui l'entretenons par le peu de ſoin & l'indifférence avec laquelle nous nous en rapportons de leur éducation à la nature, & de leur inſtruction à leurs efforts mal dirigés & plus mal ſoutenus. Ce ne ſera pas une des moindres utilités du lycée qui vient de ſe former, que de s'occuper des moyens de faire ſortir leurs qualités, & de leur aſſurer tous leurs avantages ſociaux.

33

Cette utilité doit réſulter de l'engagement qu'il prend aujourd'hui de faire tout ce qui ſera en lui pour r'ouvrir, dans cette belle contrée, toutes les ſources du bonheur qui découlent de la culture des ſciences & des arts. Déjà le brouillard épais & fétide qui avait obſcurci en France leur éclat, a fait place à un ciel ſerein, & l'eſpérance qui embellit tout, nous fait prévoir que les jours de leur ſplendeur ne ſont pas écoulés ſans retour. Eh! ſous quels auſpices plus heureux, un lycée pouvait-il naître! Du moment qu'un peuple s'eſt élevé par la gloire des armes & par l'amour de la liberté, on peut prévoir une grande époque pour le perfectionnement de la raiſon humaine. Ainſi la journée de Maraton annonça aux Grecs le ſiècle de Périclès. Ainſi cette journée, qu'un nouveau Miltiade vient de reproduire à Maringo, nous annonce une nouvelle période de gloire pour les ſciences, les lettres & les arts.

A Auxerre, de l'imprimerie de L. Fournier. An 9.